

MARGUERITE DURAS

LA PUTE
DE LA CÔTE
NORMANDE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE A QUATRE-
VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR VELIN CHIFFON DE LANA
NUMÉROTÉS DE 1 A 99 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS DU H.-C.I. A H.-C. VII

© 1986 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1116-2

... Luc Bondy m'avait demandé une mise en scène de *La maladie de la mort* pour la Schaubühne de Berlin. J'avais accepté, mais je lui avais dit qu'il fallait que j'en passe par une adaptation théâtrale, que je fasse un tri dans le texte, qu'il pouvait être lu, mais non joué. J'ai fait cette adaptation. Dans celle-ci, déjà, les héros de l'histoire se taisaient, et c'étaient les acteurs qui racontaient leur histoire, ce qu'ils avaient dit, ce qui leur était arrivé.

Tous les couloirs scéniques, dix ou douze, étaient en place. Ils devaient être lus, de même que le texte du dialogue

des héros. Déjà la femme était laissée tranquille dans cette adaptation, mise à part. On s'adressait à l'homme mais pas à la femme. Deux jours après avoir envoyé cette adaptation théâtrale de *La maladie de la mort* à Berlin, j'ai téléphoné pour demander qu'on me la réexpédie, parce que j'y renonçais. Je l'ai dit à Yann. Je lui dis souvent ce que je fais. Dès que j'avais été dépossédée du manuscrit, j'avais compris que je m'étais trompée. J'avais fait exactement ce que je voulais éviter de faire. J'étais revenue à *La maladie de la mort*, à son principe même d'un texte à trois voix, à sa forme arrêtée et unitaire. J'étais creusée en mon centre, j'étais devenue le contraire d'un écrivain. J'étais le jouet d'une fatalité formelle de laquelle j'essayais de fuir sans y parvenir. J'ai parlé de ça à Yann. Il ne m'a pas crue. Il

m'avait déjà vue souvent caler devant mes projets, arrêtée. Puis reprendre. J'ai recommencé trois fois cette adaptation de Berlin, la dernière fois avec une dactylo et des horaires. Cette fois-là, j'ai dicté une adaptation idéale, j'en étais sûre, mais en fait c'était la plus nulle de toutes : grandiloquente et enfarinée. Trois fois, j'ai essayé. Je parlais de *La maladie de la mort* et j'y revenais. Je ne m'en apercevais pas en cours de route. Je me retrouvais là, toujours à cette même place du livre, blottie contre, désorientée. Je ne pouvais plus compter sur moi, j'étais perdue. D'autant plus que c'était au stade de la dactylographie définitive, propre, que je m'en apercevais. Je ne pouvais faire autrement que d'en passer par cette fausse solution : le théâtre. J'ai encore parlé à Yann. Je lui ai dit que c'était fini. J'en avais assez de